# LE BANQUET DES PROSCRITS,

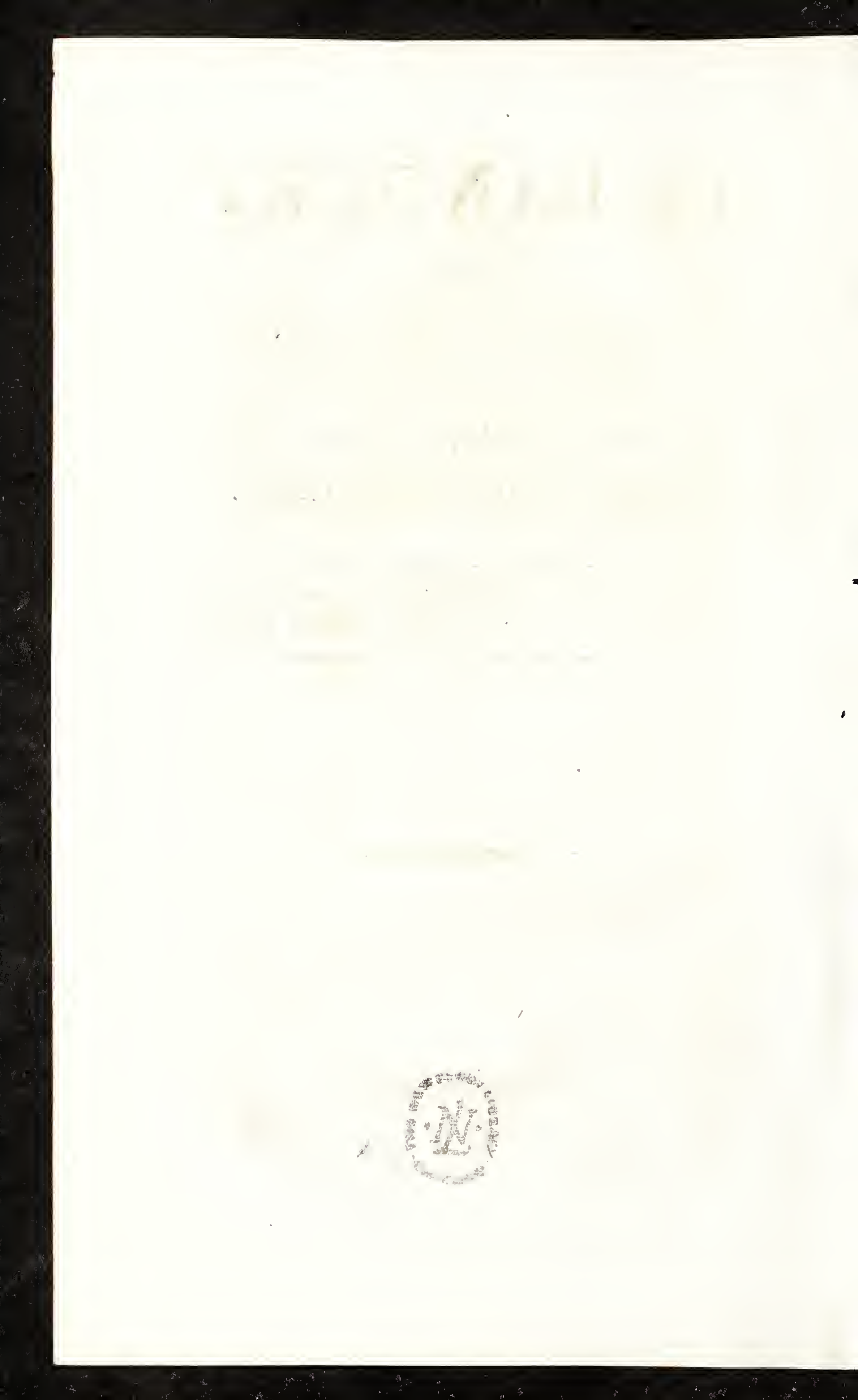
Ou l'on entendra raiſonner bien des gens, & ſur bien des choſes.

---

*Où ſont-ils ? que ſont-ils ? que diſent-ils ?* . . . . Ouvrez & liſez.

---

1789.



# LE BANQUET
## DES
## PROSCRITS.

---

Une chaise de poste simple et couverte de poussiere s'arrête à la porte de l'auberge *des trois rois*, la plus considérable de la ville de *Hall* (1).... Un abbé en descend, un abbé, jadis pimpant, fier & *superbe*, maintenant souple, timide et craintif. Il entre, il s'informe de l'hôtesse si elle a un emplacement assez vaste pour donner un repas à plus de deux cens personnes. — Vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moi, M. l'abbé, lui répond-elle, j'ai une salle où je fais *noces et festins* qui tient justement deux cens couverts..... Mais, permettez, est-ce un repas de francs-maçons que vous allez faire? — A peu près, madame; nous formons un ordre *respectable* dans le royaume : nous voulons aujourd'hui nous assembler chez vous, et surtout il faudroit que nous fussions seuls et libres, car nous avons des *réceptions* à faire....

---

(1) *Hall*, petite ville des pays-bas Autrichiens dans le Hainaut, à trois lieues de Bruxelles.

L'hôtesse assure l'abbé que son *ordre* sera chez elle en toute liberté; le friand commande un dîner splendide, et, en attendant la compagnie, il monte dans le sallon pour prendre possession des lieux... Là, pour la premiere fois, il commence à refléchir sur sa position actuelle et à jetter un regard douloureux vers le ciel qu'il remarque aussi pour la premiere fois.... « Hélas, s'écrie-t-il, hélas! que je suis malheureux d'avoir obtenu la place de lecteur auprès d'une grande princesse!.. N'aurais-je pas mieux fait de lire tout uniment mon bréviaire dans quelque bonne cure de campagne? N'aurois-je pas mieux fait de lire simplement les gazettes plutôt que d'en devenir le héros! N'aurai-je pas mieux fait!.. »

Il alloit poursuivre ses doléances, lorsque la porte s'ouvrit..... C'est une compagnie nombreuse qui arrive : monseigneur le comte d'Art... tient par la main madame de *Polignac* qui regarde en souriant le prince de *Conti*. Les princes de *Condé*, de *Bourbon*, suivent la favorite, & une foule de seigneurs, parmi lesquels on distingue le belliqueux *Broglie*, termine la marche.

Eh quoi! s'écrie la Polignac, l'abbé de *Vermond* est déjà ici? — Madame, j'ai pris les devants, afin que vous trouviez tout prêt à votre arrivée. — Toujours charmant, l'abbé, toujours prévenant les desirs des dames! — et des cavaliers aussi, interrompt le comte d'Art.... il est

complaisant pour tout le monde. — Ah! monseigneur veut rire, répond l'abbé! — Rire, moi! non parbleu: je vous réponds que je n'en ai nulle envie! . . . mais, enfin, il faut surmonter notre douleur, et dîner... Ferons-nous bonne chere? — Monseigneur sera content. — De bons vins? — parfaits, je les ai goûtés. — A merveille; nous procéderons ensuite à la réception de nos candidats. Sont-ils ici tous? — Non, monseigneur: nous avons un conseil secret à tenir avant de les admettre dans notre corps. Tantôt vous les verrez arriver ici par milliers. — Tant mieux.

L'abbé s'empresse à aider les servantes de l'auberge, il apporte une bergere pour madame de Polignac, il pose un coussin sous ses pieds, un autre sous chacun de ses coudes, en un mot il est aux petits soins. La Polignac, pour récompense, lui donne un petit coup d'éventail et le place à côté d'elle. Chacun s'assied et l'on sert.

Au bout d'un moment, le comte d'Art.., qui ne mangeoit pas, s'écrie en poussant un profond soupir: quelle douce et quelle triste réunion, mes amis! . . . hélas! faut-il que moi-même je sois forcé de m'expatrier, de fuir la France, mon berceau, et de la regarder maintenant comme ma plus mortelle ennemie! . . . — Monseigneur, lui répond l'abbé; c'est que les François sont ingrats! c'est qu'ils ont oublié tous les services que vous avez rendus à la classe

la plus aimable de la société, aux apôtres du plaisir, du luxe et du libertinage? .... Sans vous, monseigneur, sans vous, que seroient devenues les femmes entretenues et les filles de spectacles ? ... Sans doute, interrompit le prince d'*Esnain*, c'est une ingratitude marquée; car enfin, qu'est-ce qui fait le bonheur d'un grand royaume ? c'est le plaisir, et qu'est-ce qui étoit l'ame du plaisir en France ? c'étoit monseigneur, ----. Il ne raisonne quelquefois pas mal, ce gros d'*Esnain*, interrompit la Polignac !

*Le bon sens du maraut quelquefois m'épouvante.*

Madame est bien bonne, reprit d'*Esnain*; il est vrai que je me pique de me connoître assez à tout : demandez plutôt à ceux qui m'ont vu dans les foyers des François et des Italiens?...C'est-là où je brille!---

*M.* de *Nar...fris*.... (1).

A propos, d'*Esnain*, qu'as-tu fait de ta belle Raucourt ?

*M. d'Esnain.*

Ah ! ne m'en parlez pas ! vous me fendez le cœur ! si vous aviez vu notre sépara-

---

(1) Je prends le parti de nommer ainsi les interlocuteurs, pour éviter les répétitions des *dit-il*, *répondit-il*, *interrompit il.*

tion! c'étoit un *drame*; nous pleurions!...

*M.* de *Nar...fris...*

Sans doute qu'elle est morte de peur pendant la révolution.

*M. d'Esnain.*

Oh que non! ... elle a abandonné, par prudence, son logement de la chaussée d'Antin, puis elle a demandé à sa bonne amie *la Chassaigne* à partager le lit de sa fille, afin d'avoir moins peur la nuit: c'est prudent n'est-ce pas?

*M.* de *Nar...fris....*

Très-prudent!

Madame de *Polignac.*

Paix, badin! ..... songeons plutôt aux grandes affaires qui nous réunissent aujourd'hui!.... Savez-vous que voilà la plus terrible révolution pour nous!...... Savez-vous que la populace demande nos têtes, et que si nous ne songeons à nous venger d'elle, nous deviendrons les victimes de sa vengeance!

Le maréchal de *broglie.*

Laissez-nous faire, madame, M. le prince de Condé et moi, nous avons déjà pris des mesures infaillibles pour venir à bout des Parisiens.

Madame *de Polignac.*

Eh quelles mesures?....

*M. de Broglie.*

Savez-vous, madame, comment la cour de Rome fit autrefois pour établir son despotisme sur les princes chrétiens ? ..... Avant de déclarer la guerre à un monarque, elle promettoit le butin et le pillage de ses états à tous ceux qui viendroient se ranger sous ses saints étendarts. Par ce moyen, tout ce qu'il y avoit de bandits, de scélérats, de gens perdus de dettes, dans les états du prince excommunié, le quittoient pour tourner leurs armes contre lui. Ces brigands commandés par des légats, ravagerent leur patrie, égorgerent leurs freres, sans distinction d'âge ni de sexe, et gagnerent ainsi des indulgences et des fortunes considérables (1).

Ce que la cour de Rome a fait, nous pouvons le faire aussi, c'est-à-dire que, n'ayant point d'*indulgences* à donner, il faut répandre des flots d'or : il faut soulever le peuple contre lui-même, il faut promettre le pillage aux vainqueurs, il faut, par de fausses alarmes, par des

(1) Raimond V, comte de Toulouse, fut chassé de ses états par une armée de croisés, et son fils fut obligé de paroître en procession, nud jusqu'à la ceinture. Le légat lui passa une étole au cou, et la tenant d'une main par les deux bouts, et de l'autre lui déchirant les épaules avec des verges, il le mena ainsi jusqu'à l'eglise, où il voulut bien enfin lui donner l'absolution. C'est sans doute ce Raimond V que M. Sedaine a traité, et que l'on va donner aux François ces jours-ci.

mécontentements

mécontentemens multipliés, par une disette apparente, par des calomnies, s'il en est besoin faire détester aux Parisiens et les chefs qu'ils se sont choisis, et cette liberté qu'ils ont tant désirée!.. Que nous serons heureux si nous pouvons les amener au point de se dire entr'eux : *J'aimerois mieux les prétendus fers que nous portions, que cette liberté si vantée!....* Dès ce moment, Madame, ils sont à nous, dès ce moment nous ferons tout ce que nous voudrons! Point d'attaque de notre part, point d'armées, ils seront les premiers à s'entre-déchirer, à massacrer ceux qu'ils avoient mis à leur tête, et qui sont nos plus mortels ennemis, et à servir ainsi nos projets sans s'en douter. Voilà ce que j'attends des François, des Parisiens sur-tout : voià la seule ressource qui nous reste et dont nous devons songer de hâter les effets.

Madame *de Polignac*.

Bien vu, supérieurement vu! mais comment nous y prendre pour faire réussir?....

*M. de Broglie*.

Rien de plus aisé : nous prendrons à notre solde une foule de gens qui iront dans tous les coins de Paris dire avec un air de mystere : « vos représentans de la commune sont des traîtres qui vous trompent! ils veulent vous faire mourir de faim! ils sont tous de petits despotes! ils

vous font exprès manger de mauvaises farines pour s'enrichir, etc. etc. ».... Pendant ce temps, d'autres iront persuader aux fermiers qu'ils doivent moudre pour eux avant tout, qu'ils doivent mettre leur bled à tel prix, etc. : on brisera les moulins, et, s'il le faut, on ira jusqu'à défendre aux meûniers de moudre, sous peine de venir, à main armée brûler leurs possessions!..... Ensuite, vous en verrez d'autres publier *tout bas* que Paris doit manquer de pain, demain, après demain, tel jour enfin... Nous souleverons le Palais Royal, ce thermomettre de la fermentation publique; nous sémerons des querelles, des divisions dans toutes les assemblées, dans tous les districts; nous exciterons sur-tout la jalousie et l'ambition, ces deux puissans mobiles des affections humaines; nous détruirons la confiance, nous inspirerons l'envie, la terreur, l'esprit de parti, la défiance, et nous verrons bientôt s'écrouler, par son propre poids, ce grand édifice de la liberté dont le mot sonne si haut à l'oreille des Parisiens, et dont l'effet leur est si peu sensible.

Le prince de *Condé*.

Eh! il pourroit le devenir.

*M. de Broglie*.

Sans doute il le deviendroit, et voilà ce qu'il nous faut empêcher.

Le prince *de Condé.*

Jusqu'à présent, comme vous dites fort bien, M. le maréchal, cette fameuse liberté n'est qu'un mot, un mot vuide de sens; car les François n'ont jamais été si esclaves qu'ils le sont !.... eh, quand il n'y auroit que cette milice bourgeoise à laquelle ils se sont assujettis ! .... Un citoyen n'est plus le maître de son temps, de ses occupations..... Tous les huit jours, plus ou moins (et encore il ne le sait que la veille au soir) il est obligé de quitter son commerce, ses affaires, pour aller monter une garde de vingt-quatre heures, passer un jour et une nuit à la belle étoile, courir les rues, exposer sa vie, revenir quelquefois blessé, estropié !..... S'il n'a pas assez de zele pour être dédommagé par l'honneur qu'il y a de servir sa patrie, à défendre ses freres, à se montrer citoyen, soldat et françois, il doit regarder ce nouvel établissement comme une chaîne bien pesante !.... Ah, ah, ah ! je ne puis m'empêcher de rire de cette liberté-là !....

*M. de Broglie.*

Eh ! laissez donc, est-ce que cela peut durer ?.....

Le prince *de Condé.*

Je les attends à la premiere neige !

*M. de Broglie.*

Ils n'iront pas jusqu'au dégel.

Le prince *de Condé.*

Je ne leur donne pas l'hiver !.... plusieurs murmurent déjà de la perte de leur temps, des revues, des assemblées, des exercices, etc. (1).

*M. de Broglie.*

C'est ce qu'il nous faut : ce sont ces murmures là qui flattent notre espoir. Patientons, mes amis, et nous viendrons à bout de tout sans qu'il nous soit besoin de lever une armée, ce qui ne seroit pas encore bien difficile !

Madame de *Polignac.*

Eh eh ! pas si aisé, je crois !

*M. de Broglie.*

Bon, madame ! vous ne connoissez pas nos ressources ! d'abord la foule de ces gens qui n'ont ni existence, ni possession, ni état dans un empire : ceux-là sont du parti de l'*Amphytrion où l'on dîne* : ils ne recherchent que celui qui paie le mieux : *la patrie, la nation se disent-ils, est-ce elle qui nous donnera du pain ? est-ce elle qui nous fera vivre ? Non : c'est la plus ingrate de toutes les maîtresses, il vaut*

---

(1) C'est le tort que nous avons, amis lecteurs!... ou il ne faut pas s'engager, ou il faut se soumettre à tout ce qu'exige le service. Ah ! si nous pouvions nous entendre, comme nous mortifierions ces railleurs-là !

*mieux servir celui qui nous récompense*(1)! Voilà déjà des soldats, et qui seroient en grand nombre je vous assure...... En second lieu, nous verrions accourir une foule de bourgeois, de bons bourgeois même, ce sont les mécontens des districts; ce sont tous ceux qui ambitionnant des places, dues ou non à leurs services, ont vu déférer des grades à des gens qui le méritoient moins qu'eux, mais que la cabale et les factions ont nommés : ceux-ci diroient : *voyez donc ! moi qui me suis donné un tourment affreux depuis le 13 juillet, moi, qui n'ai pas dormi deux minutes dans mon lit, moi qui ai risqué ma vie, ma santé, sauvé les jours de mes concitoyens par mes talens, mes veilles et mon courage, je n'ai rien ! je ne suis rien !.... C'est* un tel *qui est nommé* !...... *C'est* un tel *qui n'a rien fait du tout, qui paroissoit pour la premiere fois au district !.... Oh ! si M. de Broglie levoit une armée, j'irois lui offrir mes services, je ne balancerois point à m'armer contre des ingrats, et j'aurois une place ; car enfin il m'en faut une ! (2)* etc..... Pesez-vous

(1) J'ai entendu tenir ces propos à deux compagnons mâçons.

(2) C'est encore un discours que j'ai entendu moi-même, et l'indignation qu'il me causoit m'alloit peut-être faire arrêter le jeune homme qui le tenoit, si, voyant mon trouble, il ne se fût sauvé prudemment. Il faut convenir aussi que les nominations aux grades ont été bien mal faites dans certains districts.

la force de ce raisonnement, madame, est-il propre à combler nos espérances ?.... Qu'il y ait seulement douze mécontens comme cela par districts (je ne compte point ceux des provinces) cela nous fait sur le champ plùs de 700 hommes, et des hommes courageux ; car ce sont presque que ceux-là qui ont montré le plus de courage dans la révolution. . . . . On pourroit leur donner des postes, des bataillons à commander ; je puis répondre qu'ils ne seroient point les moins adroits, ni les moins fideles.

*M. d'Esnain.*

Comme tout cela est bien calculé ! Une politiqne aussi profonde me confond, moi.

L'abbé *de Vermond.*

Qu'en pense son altesse sérénissime monseigneur le comte d'Artois ?

Le comte *d'Artois.*

Sans doute, je suis de l'avis du maréchal ; mais je ne puis m'en défendre, un remord cruel me déchire, nne répugnance invincible m'arrête : je ne pourrois me déterminer à verser le sang des sujets de mon frere, de mes concitoyens, enfin, car ils le sont, et mes compatriotes!

L'abbé *de Vermond.*

Que cela est bien dit ! monseigueur a raison,

Madame *de Polignac.*

Bah! bah !.. enfance, préjugé !... croyez-vous s'ils vous tenoient, vous ?....

L'abbé *de Vermond.*

Ah ! madame la comtesse n'a pas tort !

Le comte d'*Artois.*

Non, ils ne le feroient point !.... non ; je les connois, ils ne sont point cruels ; ils respecteroient le sang de leur maître qui coule dans mes veines.

L'abbé *de Vermond.*

Oh ! c'est vrai...... monseigneur dit la vérité.

Le comte d'*Artois.*

Avec cela, ils ont le roi pour eux !

L'abbé *de Vermond.*

Oui, ils l'ont pour eux !

Madame *de Polignac.*

Ah ! qui empêcheroit encore de le détacher de son peuple, par des insinuations, des terreurs, des calomnies ?

L'abbé *de Vermond.*

Mais..... cela se pourroit encore.

Monsieur *Thierry.*

Non, monsieur, non, cela ne se pourroit plus ; Louis est trop sincérement attaché

à son peuple ; Louis est trop bon, trop juste, trop sensible.....Il a déjà été tant de fois trompé que son cœur n'est plus accessible qu'à la confiance, qu'à l'amour qu'il a pour les François, dont il connoît bien la fidélité ;.... il n'y a plus d'insinuations, plus de faux avis à lui donner ; d'ailleurs, moi, je vous avertis que je ne m'engagerois pas... je me rappelle un certain soufflet! ...

Madame *de Polignac.*

Ah! ce soufflet !... bon, est-ce qu'il faut prendre garde à cela ?

L'abbé *de Vermond.*

Madame la comtesse parle juste : c'est une bagatelle, un soufflet ! je ne les crains pas plus que les coups de bâton, quand il s'agit de remplir son devoir, je m'explique.

Madame *de Polignac.*

Là, vous entendez l'abbé. Oh ! il n'est pas délicat, lui ! Est-ce qu'il seroit parvenu donc, s'il avoit été si susceptible ?...

L'abbé *de Vermond.*

Madame la comtesse m'a toujours rendu justice.....

On en étoit là de la conversation, lorsqu'on vint annoncer que M. le prince de *Lambesc* demandoit à entrer ; tous les convives s'écrierent à la fois ; non, non, nous ne voulons point le recevoir ! c'est lui qui nous a perdus ; c'est lui qui, par ses

ses bravades et sa précipitation nous a fait perdre tout le fruit de notre entreprise ; il a cru nous servir, eh bien ! tant mieux pour lui ; que nous importe le motif, quand l'effet nous a été si funeste?.. Qu'il n'entre point, et qu'il aille où il voudra subir la peine et les remords dus à un traître mal adroit.

A ces exclamations, le prince de Lambesc fut évincé, et un moment après on annonça à l'assembleé trois dames de la plus grande élégance; mais, disoit-on, plongées dans une sombre tristesse : introduites, chacun se recria : eh ! c'est mesdames de *Narb....Fris...* de *Lambert* et de *la Roche!*.... Quelle est donc cette douleur qui paroît les consumer?...

Les trois dames prennent place à table, et madame de *Narb....Fris....* portant la parole, raconte la maniere *indigne* dont les habitans de *Plombieres* en avoient usé à leur égard.... Oui, dit-elle, nous étions toutes trois dans le bain, lorsque des jeunes gens, *malhonnêtes*, forçant la consigne du suisse, montent, nous saisissent, malgré nos cris et nos larmes, nous emportent et nous exposent sur la place publique aux regards d'une vile populace dont les propos nous ont insultées pendant plus de deux heures! — quoi absolument nues, demande la Polignac? — Oui, ma chere amie, absolument nues! jugez combien notre modestie a dû souffrir!..,— je me rappelle d'avoir lu cela

quelque part, interrompit l'abbé de Vermond ; et le journaliste ajoute, même avec assez d'esprit, que si la pudeur a souffert chez vous, mesdames, l'amour-propre y a gagné.

Madame *de Polignac.*

Ce petit libertin d'abbé ! vous tairez-vous, monsieur ? Il s'agit bien de plaisanter ici !... j'étouffe de fureur, moi ! comment, avoir fait un tel affront à des femmes de condition !... c'est mourant !

L'abbé de *Vermond.*

Eh, mesdames ! croyez-vous que c'est la premiere fois que des charmes de condition ont été exposés aux regards lascifs de la roture : vous avez cela de commun avec la mere de la belle *Gabrielle d'Estrées* (1) ; ce n'est pas que je ne vous plaigne sincérement, il est odieux, il est abominable de se voir traiter ainsi par de la *Canaille* ; car il n'y a que de *petites gens* qui puissent manquer de respect à des dames de votre rang.

---

[1] La marquise d'Estrées, mere de la belle Gabrielle, fut tuée dans une sédition à Yssoire en Auvergne. Son corps resta dans la rue, si indécemment exposé que l'on s'apperçut d'une mode qui s'étoit introduite depuis quelque temps parmi les femmes du grand monde : ce n'étoit pas seulement leurs cheveux qu'elles tressoient avec des rubans de différentes couleurs !... mode bisarre, et qui ne pouvoit être adoptée que par des femmes très-galantes.

M. *de* N*AR*.. F*RIS*... *à sa femme*.

Mais, madame, il me semble que vous auriez pu vous dispenser de raconter si haut une pareille histoire.... la décence exigeoit...

Madame *de* N*AR*... F*RIS*...

La décence! la décence exige, Monsieur, que vous me vengiez de cette insulte, ou vous me perdez, oui, vous me perdez; je mourrai de dépit et de rage.....

Ici M. de NAR.... FRIS... employa toute sa réthorique pour prouver à sa femme que, quelque desir qu'il eût de la venger, il falloit qu'il joignît son chagrin aux chagrins communs, et que tôt ou tard les habitans de Plombieres et ceux du royaume entier paieroient les outrages qu'ils faifoient tous les jours à la *condition*.

Le repas fini, il fut question de recevoir les candidats au nombre des membres du corps aristocratique : il s'en présentoit beaucoup : il falloit mettre à leur réception un air de splendeur et de dignité. On passa donc dans un autre sallon, que l'abbé de *Vermond* avoit eu soin de faire décorer à peu près dans le genre d'un temple de francs-maçons : à l'exception que l'on n'y voyoit point ces devises fraternelles, ces légendes sociales qui caractérisent la maçonnerie : on y remarquoit un trône, deux colonnes, des glaives, des tombeaux, des instrumens de mort et des maillets pour mettre à l'ordre.

Sur les frises du plafond, on lisoit ces mots : *despotisme, noblesse, prééminence.* Plus loin : *tout pour nous, qui sommes les premiers de la terre...* Un peu plus bas *aux demi-Dieux !* .... et sur un côté : *Il ſont tous faits pour nous ſervir...* Enfin, par-tout la hauteur, la sottise et la fierté caractérisoient les devises que l'on avoit imprimées en lettres d'or sur les ornemens du temple.

Quand chacun fut entré, il fut question d'élire un vénérable. Plusieurs suffrages déſignoient le comte d'A r...., vu son rang; mais il sembloit avoir des remords, et il n'en falloit point pour occuper cette place. On avoit besoin d'un homme dur, haut et superbe, on nomma le prince de Conti, qui se para sur le champ des bijoux de l'ordre. Ces bijoux consistoient en un cordon bleu, au bout duquel étoient suspendus une couronne de diamans, un sceptre de fer et un glaive; autour on lisoit : *tous trois dans le cœur.* Au lieu de tablier, le vénérable portoit une écharpe en forme de ceinture, en place de truelle un marteau sur lequel étoit écrit : *il frappe à toutes les portes.*

Bientôt on ouvrit le temple par deux coups de maillet, et tous les récipiendaires entrerent à la fois, les yeux bandés, et la main droite sur la tête, comme prête à parer les coups auxquels leur nouvelle profession alloit les exposer.

Ils étoient en ſi grand nombre que, moi qui étoit spectateür de cette scene *dans*

*un petit coin*, je n'ai pu me rappeller tous leurs noms; mais je les reconnoîtrois à merveille ſi je les voyois. Il y avoit une foule de commandeurs de Malte, de colonels, d'officiers, de maréchaux de camp, d'évêques, de curés et de gouverneurs de places; il y avoit même jusqu'à des financiers et des procureurs..... Ces derniers se faisoient recevoir pour fuir la nouvelle constitution françoise qu'ils prévoyoient devoir nuire beaucoup à leur état. Enfin, c'étoit une confusion étrange d'hommes et de femmes. On distinguoit parmi elles beaucoup d'actrices, dont la plupart, pensionnées par des seigneurs aristocrates, craignoient de perdre leur pension, dont un quartier même ne leur avoit pas été payé. Il y avoit, en un mot, de toutes les sociétés.

Le vénérable leur fit faire les épreuves de l'eau, du feu et du sang, qu'ils supporterent fort bien, puis ils prononcerent un serment terrible: ensuite tous s'embrasserent et on leur donna le mot d'ordre, qui étoit, si je m'en souviens bien, *Paris & Saint Barthelemy*, et chacun les complimenta.

On alloit fermer le temple lorsqu'on entendit *gratter* doucement à la porte. Le vénérable envoya un surveillant qui vint bientôt lui dire tout bas à l'oreille qu'un membre de l'assemblée nationale demandoit à être ſecrétement introduit dans le temple; il ne veut, ajouta le surveillant, qu'être reçu dans votre sacré corps, puis

s'en retourner bien vîte à Versailles, pour éviter les soupçons. — Eh quel est ce membre de l'assemblée nationale, demanda le vénérable? — Vénérable, c'est ............ M. l'abbé *Maury*. — L'abbé Maury! eh tôt! eh tôt! qu'on le fasse entrer?.....

L'abbé Maury entra, s'inclina, fit un souris gracieux, et adressa ce peu de mots à tous les freres: «Messieurs, comme membre de l'académie françoise, je viens vous assurer du respect profond et de l'attachement inviolable qu'ont pour votre auguste assemblée quelques-uns de mes confreres: ils vous supplient, si vous les en jugez dignes, de vouloir bien leur confier votre correspondance à Paris...... et, comme membre de l'assemblée nationale, j'oserai prendre la liberté de me présenter au milieu de vous, tout suspect que ce titre puisse me rendre à vos yeux...... mais, Messieurs, si vous vous rappellez mes services passés, dans le temps de la scission des trois ordres; si, sur-tout, vous avez remarqué qu'à l'assemblée nationale je suis toujours de l'avis contraire de ceux qui veulent le bien, je vous prierai de prendre en considération ces titres non équivoques de mon aristocratie, et de me permettre de prononcer à vos pieds le serment qui m'affiliera pour jamais à votre auguste compagnie».

Ainsi parla l'abbé *Maury*, et bien des *honrables membres* éleverent des motions pour ou contre la réception qu'il deman-

doit... Enfin les plus fortes raisons l'emporterent : on remarqua que l'abbé Maury avoit presque toujours été en contradiction avec les *Mirabeau*, *Rabaud de Saint-Etienne*, *Lally-Tolendal*, *Clermont-Tonnerre*, *le Chapelier*, etc. etc. Le vénérable mit à l'opinion, par *assis* et *levé*, la question de savoir s'il seroit reçu ou non. L'unanimité des suffages s'étant trouvée être en sa faveur, il reçut l'*accolade*, le mot d'ordre, et sauta au cou de son ami l'abbé de VERMOND, qui l'embrassa de tout son cœur.

La cérémonie achevée, le nouvel initié prit congé de l'honorable assemblée, et s'en retourna à petit bruit à Verſailles, où il fut sur le champ prendre sa place au milieu des repréſentans du peuple François.

On croyoit n'avoir plus rien à faire lorsqu'un autre candidat ſe présenta ; mais avec plus de bruit et moins de précautions que l'abbé Maury. Vous deviez me connoître, Messieurs, s'écria-t-il. Je suis Messire *Duval d'Esprémesnil*, écuyer, graces à Dieu, depuis quelques années.

On s'écarte, on fait place à ce nouveau membre de l'assemblée nationale, on brûle de savoir ce qui l'amene, ce qu'il va dire. Il prend la parole :

« Vous savez Messieurs, dit-il, qu'il y a une quinzaine de jours, à-peu-près, que les deux *premiers ordres* ont fait leur entiere renonciation aux droits que leur avoient donnés leurs commettans, & qu'ils ont brisé tous les obstacles qui s'opposoient

à la réunion complette. J'ai été obligé de faire comme les autres, moi ; mais ça n'a pas été de mon bon gré, je vous l'avoue. J'ai vu avec peine se fermer la seule porte par laquelle je pusse faire entrer dans l'assemblée nationale les schismes et les divisions. Dès ce moment j'ai formé le projet de m'aggréger à votre corps respectable, j'ai formé le projet de favoriser vos vues autant qu'il seroit en mon pouvoir.... me voilà, chers confreres aristocrates : voyez si vous voulez un noble de plus dans votre compagnie, ma femme, mes filles et tous mes parens de ville et de campagne sont tous prêts à suivre mon exemple, si vous m'acceptez ».

Messire *Duval d'Esprémesnil* eut beaucoup de peine à terminer ce petit discours : car dès l'expression d'un *noble de plus*, des murmures s'étoient élevés dans l'assemblée : ils redoublerent bientôt & le vénérable eut beaucoup de peine à mettre l'ordre parmi les freres aristocrates.

Il s'éleva une infinité de motions pour et contre : l'un disoit, *il tourne à tout vent* ; *il n'a point de tête : il en a trop* disoit l'autre, *il feroit battre deux montagnes*, enfin le résultat des délibérations fut que messire *Duval d'Esprémesnil* seroit reçu ; mais seulement comme *député* du corps des aristocrates à l'assemblée des représentans de la nation, pour *inspecter* tout ce qui se passeroit dans cette assemblée, et en faire ensuite son rapport au vénérable ; ... on pourroit donner à ce

ministre

ministre le titre de *correspondant ;* moi j'en sais un plus vrai, mais plus trivial, et que je me garderai bien de dénommer ici, dans la crainte de manquer au respect que j'ai pour messire *Duval* d'Esprémesnil.

Comme on alloit fermer le temple, on vint remettre au vénérable un paquet qui portoit le cachet de M. *Caron de Beaumarchais ;* M. Caron de Beaumarchais n'étoit point encore affilié à la compagnie ; mais apparemment qu'il desiroit mériter cet honneur, puisqu'il lui écrivoit une lettre conçue en ces termes :

MESSIEURS,

Connoissez toute mon estime pour vous, par l'avis que je prends la liberté de vous donner. Tous les ministres, vos amis, sont disgraciés, *Foulon & Sauvigny* ont été pendus ces jours-ci ; voici les nouveaux appellés au ministere.

L'archevêque de Bordeaux, Garde des Sceaux.

L'archevêque de Vienne, la feuille des bénéfices.

M. *Paulin de la Tour-du-Pin*, le département de la guerre.

M. le maréchal de *Beauveau*, rentre au conseil.

&c. &c. &c.

M. *Bailly*, maire de Paris, est malheureusement le plus honnête homme du monde ; il se fait chérir de plus en plus.

M. le marquis *de la Fayette*, qui joint au feu et au courage de la jeunesse la sagesse et la prudence de l'âge mûr, est l'idole des Parisiens : ce jeune héros, l'ami de Wasington, l'émule et le rival des *Turenne*, des *Condé* et des *d'Estaing*, viendra à bout de son projet. Oh! oui, il en viendra à bout : il a tout pour se faire adorer, par conséquent il a tout pour se faire obéir.

Je ne vous parlerai point des représentans de la commune ; ce sont des *Diables* pour être zélés et infatigables ; il y a là un *Vauvilliers*, un *Blondel*, un *Joly* qui ont tous les talens et toute la probité possible..... mais, tous sont aussi estimables, c'est ce qui est désolant.... allez les Parisiens !:... s'ils sentoient combien ils sont heureux !

Adieu, Messieurs, adieu !.. je suis &c.

*P. S.* Est-ce qu'on n'a pas voulu me chasser, moi, du nombre des représentans de la commune, parce que j'ai sur mon corps un décret d'ajournement personnel !.... une misere comme cela, çà les effraye ; mais j'en viendrai à bout, j'ai de l'or : adieu, messieurs ?

A ces tristes nouvelles tous les visages des aristocrates parurent consternés..... Il se fit un bruit sourd dans l'assemblée, et l'on décida unanimement qu'il étoit instant de mettre sur le champ en exécution le grand projet de M. le maréchal de Broglie, concernant les alarmes, les émeutes, les

divisions qu'il falloit semer adroitement parmi le peuple, et ce plan fut rédigé en un seul article qui suit :

« Il sera incontinent remis des sommes d'or à M. l'abbé de Vermond, qui se chargera de les répandre aux gens bien intentionnés qui voudront semer des faux bruits dans tous les quartiers de Paris. Pour le reste on s'en rapporte à sa prudence ».

L'abbé de Vermond promit tout, l'assemblée fut levée, l'aubergiste fut payé, et la petite cour partit dès le même soir pour Bruxelles, où elle reçoit tous les jours des nouvelles des progrès que font sur les François trop crédules, les inculpations, les doutes, les soupçons, les terreurs et les alarmes, que tous ses correspondants font voler dans tous les coins du royaume.

*Note de l'Editeur du banquet des Aristocrates.*

Vous venez d'entendre, amis lecteurs, les discours de nos ennemis les aristocrates? Vous venez d'apprendre les projets qu'ils conçoivent, les espérances qu'ils forment? C'est sur nous qu'ils fondent cet espoir, ces projets : c'est sur notre mésintelligence, nos craintes, notre défiance qu'ils établissent tous leurs noirs complots...... Oh ! s'il étoit possible que la France entiere, comme une grande famille, pût s'entendre, s'accorder, se cultiver, s'expliquer, et se réunir comme un faisceau indestructible !..... s'il étoit possible que nos freres, nos compatriotes, les gens

614



qui n'ont ni éducation, ni fortune, ne se montassent point la tête ſur des terreurs paniques, s'en rapportassent à la probité de leurs représentans à l'assemblée nationale et à la commune de Paris !.... s'il étoit possible que manquant de pain, par exemple, si ce malheur arrivoit (ce que je ne puis croire), chacun se fît une raison et se dît : *n'importe, on veut nous prendre par la famine, on ne nous aura point !....* mais alors, ô discorde qui fait frémir ! alors on verroit une partie des citoyens courir sur les autres, les prendre à partie, les accuser, les égorger, hélas, sans entendre ni l'humanité, ni la raison !... et le but des aristocrates seroit rempli.... O mes concitoyens, souffrons ensemble, s'il faut souffrir! Essuyons réciproquement nos larmes !... que dis-je, nous n'en verserons jamais tant que nous serons animés tous par l'amour du bien public, par l'auguste liberté que nous venons de conquérir et qui ne doit pas dégénérer en *licence*, par la soumission aux devoirs que nous nous sommes imposés nous-mêmes, et par la confiance, je dirai plus, par l'obéissance que nous devons à des chefs que nous avons choisis, à des chefs dont les fonctions sont si pénibles, si embarrassantes, si dangereuses que bien peu de nous seroient en état de les remplir comme eux, s'ils étoient à leur place.

FIN.